

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La blonde et la brune, ou les deux n'en font qu'une

Sewrin, M.

Paris, [1795]

Scènes I à XIII

urn:nbn:de:hbz:5:1-17442

LA BLONDE
ET LA BRUNE,

O U

LES DEUX N'EN FONT QU'UNE;

C O M É D I E

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.
PRÉVAL, MADELON.

P R É V A L.

M A D E L O N ! Madelon !

M A D E L O N.

Citoyen.

P R É V A L.

Ma canne et mon chapeau.

M A D E L O N.

Les voilà..... Le citoyen rentrera-t-il
pour dîner?

A

2 LA BLONDE ET LA BRUNE,

P R É V A L.

Comment donc?..... Je l'espère bien, et vous mettrez deux couverts, entendez-vous?

M A D E L O N.

Oui, citoyen.

P R É V A L.

Je vais au-devant de mon vieil ami Richard; il arrive aujourd'hui de sa campagne, et nous dînerons ensemble.

M A D E L O N.

Ah! tant mieux.

P R É V A L.

Tant mieux!..... Qu'est-ce donc qui vous fait tant de plaisir?

M A D E L O N.

C'est que je l'aime, votre vieil ami Richard.

P R É V A L.

Mais vous ne l'avez jamais vu.

M A D E L O N.

Oh! c'est égal; je me sens pour lui une grande inclination.

P R É V A L.

Vraiment! voilà du nouveau.

MADELON.

Je vous en dirois bien de l'autre, si....

PRÉVAL.

Vous m'étonnez, Madelon; par quelle singularité aimez-vous le citoyen Richard qui a au moins soixante ans, et que vous n'avez jamais connu?

MADELON.

Ce n'est pas pour lui précisément que je l'aime, c'est qu'on dit qu'il fait du bien à tout le monde; qu'il marie les jeunes garçons et les jeunes filles, en leur faisant de petites rentes.

PRÉVAL.

Qui vous a si bien instruite?

MADELON.

J'en suis sûre.

PRÉVAL.

Mais encore.....

MADELON *tirant une lettre de sa poche.*

Tenez; lisez ça, vous en saurez autant que moi.

PRÉVAL.

Que vois-je? c'est la lettre que Richard m'a écrite dernièrement.

J'ignore si c'est à vous directement qu'elle s'adresse : ce qu'il y a de certain, c'est que votre ami vient de mariër encore un jeune orphelin qu'il appelle son neveu, avec une jeune fille du village où il a passé cet été; que le jeune couple est à Paris depuis trois mois, où, grâce à une pension de huit cents livres, payable par quartier..... Oh! je sais tout cela: moi, citoyen, je me suis fait lire cette lettre tout de bout en bout; quand j'ai vu qu'il y avoit tant de générosité de la part de ce bonhomme, je me suis dit en moi-même: « Pierre veut être mon époux, moi je veux » bien être sa femme; mais comme il n'y auroit pas de quoi faire honneur à ses affaires, » si les petits marmots s'avisent de venir » augmenter la gaîté du ménage, il faut attendre le retour du citoyen Richard, je lui » dégoiserai tout ce qui sera bon à dire sur » le compte de Pierre et sur le mien; par » après il n'y a pas de doute qu'il nous mariera » et nous fera aussi une petite pension ».

P R É V A L.

Comment diable! vous avez imaginé tout cela, vous?

M A D E L O N.

C'est qu'il y a de l'ordre dans cette tête-là, citoyen ; il y a de l'ordre. Ensuite il faut un peu songer pour l'avenir pendant que je suis jeune ; car quand je serai vieille, je ne pourrai plus songer qu'au passé. Vous me le disiez encore hier, citoyen, en me montrant une fourmi qui portoit un grain de blé sur son dos.....

P R É V A L.

Finirez-vous ? Cela commence à me lasser avec vos belles sentences..... Quand vous êtes en train de bavarder.....

M A D E L O N.

Bavarder ! moi, citoyen, jamais je ne bavarde ; mais quand on a entrepris une phrase, il est bien permis de l'achever.

P R É V A L.

Dites-moi à présent où vous avez pris cette lettre ; vous fouillez donc dans mes papiers...

M A D E L O N.

Ah ! citoyen ! pourriez-vous me soupçonner d'une pareille indiscretion ? Je prends le ciel à témoin comme quoi hier en balayant.....

P R É V A L.

Oui, excusez-vous par un mensonge.....

6 LA BLONDE ET LA BRUNE ,

M A D E L O N .

Par un mensonge ! ô ciel ! vous pensez que..... C'est bien mal à vous , citoyen ; puisque vous n'avez plus de confiance en moi , je ne reste plus chez vous : quand on a la conscience aussi tranquille que la mienne , il est bien douloureux..... (*Elle pleure*).

P R É V A L .

Allons , ne voilà-t-il pas que vous pleurez pour un mot ?

M A D E L O N , *pleurant*.

Moi qui ai toujours eu le cœur sur la main !

P R É V A L .

J'en conviens : c'est malgré moi , si.... Ne pleurez plus , Madelon.

M A D E L O N .

Vous vous rétractez donc de ce que vous avez dit.

P R É V A L .

Sans doute , j'étois loin de le penser ; mais une autre fois rapportez - moi les papiers que vous trouverez , sans vous les faire lire.

M A D E L O N .

Je ne l'avois pas fait dans de mauvais des-seins ; dorénavant je suivrai ce que vous venez de me prescrire. (*Elle s'en va*).

SCÈNE II.

PRÉVAL.

Cette pauvre fille ! je l'avois affligée ; effectivement, j'aurai laissé tomber cette lettre.... elle l'aura trouvée, et n'aura pu se défendre d'un petit mouvement de curiosité. (*Il regarde à sa montre*). Il est une heure....., allons-nous-en bien vite ; je devrois déjà..... Bon, voici quelqu'un qui vient sans doute encore m'empêcher de sortir.

SCÈNE III.

PRÉVAL, MARIANNE.

MARIANNE.

(*Elle a une perruque blonde et un costume très-ridicule, c'est-à-dire, à la mode : sa contenance, ses gestes et sa manière de parler n'annoncent qu'une femme légère et étourdie*).

Monsieur, est-ce à monsieur Préval à qui j'ai l'honneur de parler ?

PRÉVAL.

Non, citoyenne ; ce n'est pas à monsieur Préval, mais au citoyen Préval.....

8 LA BLONDE ET LA BRUNE,

M A R I A N N E.

Citoyen, soit: le nom ne fait rien à la chose; voici un billet dont vous reconnoîtrez sans doute l'écriture, *citoyen* Préval.

P R É V A L *met ses lunettes, et lit l'adresse.*

Me tromperai-je? Non, elle est de mon ami Richard; voyons donc un peu ce qu'il me mande. (*Il lit*).

“ Du 6 brumaire. „

Mais la date est bien ancienne.

M A R I A N N E.

Je le crois; depuis huit jours je me présente chez vous, l'on me dit toujours que vous n'y êtes point, et vous sentez qu'il est désagréable de venir perdre ainsi son temps et ses pas. C'est affreux! c'est abominable! cela ne se conçoit pas: c'est comme par un miracle que je vous trouve enfin aujourd'hui.

P R É V A L, *après l'avoir regardée avec surprise.*

Un peu plus tard, citoyenne, vous ne réussissiez pas mieux que les autres jours.

M A R I A N N E.

Je vous avouerai que peut-être alors j'aurois perdu la patience, et que je ne serois plus revenue.

P R É V A L, (*même jeu*).

Lisons.

(*Il est bon d'observer qu'en lisant cette lettre, il examine Marianne de temps en temps, et témoigne graduellement sa surprise*).

« Mon cher Préval, mon vieil ami, mon
» frère..... Oh ! je le reconnois bien là.
» Je te prie de payer pour moi le premier
» quartier de la rente à ma nièce en personne,
» car je lui ai recommandé de l'aller chercher
» elle-même, et je crois que tu en seras con-
» tent. (*Il s'interrompt*).

(*A Marianne*).

Vous êtes la nièce de mon ami Richard ?

M A R I A N N E.

Oui, monsieur..... Oui, citoyen.

P R É V A L, *continuant*,

» Que tu en seras content. C'est une petite
» fille élevée à la campagne, fort simple et
» fort unie dans ses manières..... Brune....
» aux yeux éveillés..... les plus belles cou-
» leurs du monde..... quoique le soleil l'ait
» un peu halée..... Je m' imagine la voir
» entrer chez toi, en petit bonnet rond comme
» Annette ; rouge jusqu'aux oreilles, et n'en

10 LA BLONDE ET LA BRUNE,
» étant que plus jolie. Reçois-là avec bonté,
» car la pauvre enfant est fort timide.

Ton vieil ami RICHARD.

Ton vieil ami Richard!..... Oui, c'est bien là sa signature.

» *Post-scriptum.* Je retournerai à Paris
» incessamment; mais comme le petit ménage
» peut avoir des besoins, je ne voudrais pas
» leur faire attendre leur argent ».

(*A Marianne*).

Citoyenne, vous n'êtes pas la nièce de mon ami Richard?

M A R I A N N E.

Pardonnez-moi, monsi.....citoyen.

P R É V A L.

Ce n'est pas vous qui avez épousé son neveu Ernest?

M A R I A N N E.

C'est moi-même.

P R É V A L.

Et pouvez-vous me dire l'objet de votre visite?

M A R I A N N E.

Cette lettre doit, je pense, vous en dire assez; je viens vous demander deux cents liv., premier quartier d'une rente que l'oncle de mon mari.....

P R É V A L.

Avez-vous la quittance du citoyen votre époux?

M A R I A N N E.

Son oncle ne nous a point écrit de vous en donner une; il arrive incessamment, et j'ai pensé que de confiance.....

P R É V A L.

Ma foi, citoyenne, il y a ici quelque chose qui nuit furieusement à celle que je voudrois avoir en vous.

M A R I A N N E.

Et, quoi donc, s'il vous plaît?

P R É V A L.

C'est que j'ai de la peine à croire que vous soyez la personne dont il est question dans la lettre que vous m'apportez; relisez-la vous-même: tenez, je vous en fais juge.

M A R I A N N E, *riant*.

Ah! ah! ah! ah!

P R É V A L.

Vous riez; mais de bonne foi, j'aurois plus que vous sujet de rire.

M A R I A N N E.

Monsieur plaisante apparemment?

P R É V A L.

Non , je vous parle sérieusement , et je ne vous paierai pas.

M A R I A N N E.

Mais en vérité , vous finiriez par me donner de l'humeur.

P R É V A L.

Fâchez-vous..... peu m'importe.

M A R I A N N E.

Il est impossible de tenir à une contrariété pareille.

P R É V A L.

Effectivement , si l'on m'en faisoit autant , je ne sais pas ce dont je serois capable.

M A R I A N N E.

On ne trouve monsieur que le matin ; moi qui ne me lève ordinairement qu'à midi , j'ai la bonté de....

P R É V A L.

Je suis au désespoir d'avoir dérangé votre sommeil.

M A R I A N N E.

Assurément , je n'aurois pas pris tant d'inquiétude sans le besoin absolu d'argent.

P R É V A L.

Tant pis ; si vous avez besoin d'argent , je ne vous en donnerai pas. A coup sûr , je ne

remettrai pas à une blonde ce qui appartient
à une brune.

M A R I A N N E.

Mais monsieur.....

P R É V A L.

Mon ami Richard ne me dit pas de donner
à une élégante de la ville, ce qui n'est dû qu'à
une jeune et jolie campagnarde.

M A R I A N N E.

Mais monsieur, c'est du dernier ridicule....

P R É V A L.

Il y en auroit à vous de me presser davan-
tage.

M A R I A N N E.

Il suffit. Je vais écrire sur-le-champ à
l'oncle de mon mari, et l'instruire de vos
procédés à mon égard.

P R É V A L.

Ma foi, vous n'avez qu'à l'attendre ici; vous
lui parlerez vous-même. Il arrive aujourd'hui
de sa campagne, et doit descendre chez moi;
j'allois même au-devant de lui lorsque vous
êtes entrée.

M A R I A N N E, *à part.*

Qu'entends-je? Il arrive aujourd'hui.

SCÈNE IV.

MARIANNE, PREVAL, MADELON.

M A D E L O N , accourant avec joie.

Je l'ai vu..... je l'ai vu.... Il arrive....
je l'ai bien reconnu sur le portrait qu'on m'en
a fait : habit brun , veste rouge , chapeau
rond.... des guêtres aux jambes , et crotté ,
crotté , ça fait plaisir à voir..... Tenez , je
l'entends qui monte.

M A R I A N N E , à part.

Je voudrois être bien loin.

P R É V A L .

Vous n'attendrez pas long-temps.

SCÈNE V.

Les mêmes , R I C H A R D .

R I C H A R D .

Eh ! bon jour , mon vieux camarade.

P R É V A L .

Embrassons-nous , mon ami.

M A D E L O N , à part.

Je voudrois bien l'embrasser aussi.

M A R I A N N E, *à part.*

Comment sortir d'embarras ?

P R É V A L.

Tu te portes bien, à ce qu'il me paroît.

R I C H A R D.

Dieu merci, les chagrins, les soucis ne m'ont
jamais rendu malade.

P R É V A L.

Tu ne pouvois arriver plus à propos.

M A D E L O N.

Si vous saviez avec quelle impatience, tenez,
pour moi j'en pleure de joie.

P R É V A L.

Madelon, laissez-nous.

M A D E L O N.

Oui, citoyen, je sors..... (*En s'en allant*).
Ah! mon dieu! je ne me sens pas d'aise, mon
pauvre Pierre; nous serons peut-être bientôt
heureux.

S C È N E V I.

RICHARD, PRÉVAL, MARIANNE.

R I C H A R D, *à Préval.*

Tu disois donc que.....

P R É V A L.

Nous avons besoin de ta présence pour terminer un petit différend. Voilà une citoyenne.....

R I C H A R D regarde Marianne, la reconnoît pour sa nièce, paroît surpris, mais cache tout d'un coup son étonnement, et dit avec insouciance.

Eh bien! cette citoyenne..... qu'avons-nous à démêler avec elle?

P R É V A L.

Elle venoit de ta part me demander deux cents livres. Regarde, est-ce là ta nièce?

R I C H A R D, à part.

Je ne saurois malheureusement m'y méprendre; feignons pourtant de ne pas la reconnoître, et donnons-lui une bonne leçon.

P R É V A L.

Enfin, qu'en penses-tu?

R I C H A R D.

Quoi! cette poupée-là, ma nièce! non, le diable m'emporte; ce n'est pas elle, et j'en serois bien fâché.

P R É V A L.

J'ai donc eu raison de lui refuser.....

R I C H A R D.

R I C H A R D.

Ma nièce est trop sage, trop raisonnable pour se permettre ce ridicule étalage.

M A R I A N N E.

Monsieur, ménagez, s'il vous plaît

P R E V A L.

Oh! je doute qu'il faille encore en avoir du ménagement; vous avez attrapé la lettre de mon ami, je ne sais comment, et vous comptiez m'escroquer une couple d'assignats de cent liv.

R I C H A R D.

Je suis fort aise d'être arrivé à temps pour l'en empêcher.

M A R I A N N E *déjà confuse.*

Quel langage!.... et c'est vous mon oncle qui.....

P R E V A L.

Mon oncle! l'entends-tu, Richard? Elle voudroit encore..... Oh! nous sommes trop fins pour être votre dupe; ce n'est pas à notre âge qu'on s'y laisse prendre.

M A R I A N N E *prête à pleurer.*

Mon oncle, de grâce.....

R I C H A R D.

Moi, votre oncle! je ne le suis point: ma nièce étoit brune, il y a trois mois; elle ne peut avoir sitôt changé de couleur.

B

18 LA BLONDE ET LA BRUNE ,
P R E V A L.

Laissez-nous , citoyenne ; vous nous faites perdre un temps précieux en vaines discussions.

M A R I A N N E sort tout-à-coup sans proférer un seul mot , mais comme ayant quelque projet en tête.

P R E V A L.

Je vais la suivre.... on ne sait pas ce qui pourroit encore arriver. (*Il suit Marianne*).

S C È N E V I I.

R I C H A R D.

L'insensée ! et voilà le fruit de mes leçons ! qu'il m'en a coûté pour lui faire une pareille scène ! Mais ce qui m'étonne le plus , c'est que mon neveu lui-même ait la foiblesse de souffrir cette extravagance..... L'imbécile ! il doit se ruiner pour elle en chiffons et en perruques..... cela ne seroit pas arrivé s'ils fussent restés au village , sous mes yeux.... Cependant le cœur de Marianne ne peut être que foiblement égaré..... avant que le mal empire , il faut y porter remède.... essayons de la ramener à la raison , et de réparer les torts que mon absence a

causés..... Voici Préval; il n'est pas temps encore de l'instruire de la vérité du fait.

S C È N E V I I I.

P R É V A L , R I C H A R D .

P R É V A L .

Je te demande pardon, mon ami, de t'avoir laissé seul; mais tu le vois, il falloit me débarrasser de cette femme.

R I C H A R D .

Je ne puis revenir de mon étonnement; cette aventure.....

P R É V A L .

Est singulière, j'en conviens; mais elle ne vaut pas la peine que nous nous en occupions davantage. Songeons maintenant à autre chose.... au dîner, par exemple.

R I C H A R D .

Tu as raison; cependant j'ai une petite prière à te faire auparavant.

P R É V A L .

Une prière à ton ami!.... ordonne.

R I C H A R D .

Je suis d'avis d'aller surprendre mon neveu et ma nièce, et de les amener dîner avec nous;

20 LA BLONDE ET LA BRUNE ,

les bonnes gens seroient si contents ! toi-même, tu ne seras pas fâché de les voir.

P R È V A L.

Je les recevrai avec d'autant plus de plaisir, que je connoîtrai du moins celle qu'on osoit outrager, en commettant sous son nom une action indigne d'une honnête femme.

R I C H A R D.

Dans ce cas, je cours sur-le-champ chez Ernest; c'est l'affaire d'un petit quart-d'heure: il n'est pas logé bien loin de chez toi.

P R È V A L.

Si tu veux plutôt donner son adresse, j'enverrois Madelon.....

R I C H A R D.

Non, non, j'aime mieux y aller moi-même; ma visite leur plaira davantage, et ils viendront chez toi avec plus de confiance. Au revoir, tiens la table toute prête.

S C È N E I X.

P R È V A L.

Ce bon Richard!..... il n'a pas changé; toujours le caractère franc et le cœur généreux: ma foi, je l'aime et je souhaite que dans cinquante ans je puisse encore le serrer dans

mes bras ; il mérite les vœux que l'on fait pour lui..... Bon époux, bon père, républicain sage et ami de l'humanité, que de titres lui acquèrent des droits à l'estime de ses concitoyens ! Ce n'est point un de ces riches qui ne sont bienfaisans que par orgueil ou par crainte ; non , Richard n'est pas ainsi : je l'ai vu souvent se priver du nécessaire pour obliger les malheureux ; l'indigent se présente chez lui, trouve, sans être humilié, les secours dont il a besoin, et sort, en s'écriant : voilà le véritable riche, celui qui ne veut l'être que de ses vertus..... Avec quel empressement il est allé chercher son neveu et sa nièce ! je me réjouis de voir ces braves gens, la nièce sur-tout.... Née au village, elle doit posséder cette innocence et cette candeur que l'on ne conserve pas long-temps au milieu du grand monde.

S C È N E X.

P R É V A L, M A D E L O N.

P R É V A L.

Madelon..... Madelon.....

M A D E L O N.

Me voilà, citoyen ; me voilà.

22 LA BLONDE ET LA BRUNE,

P R E V A L.

Vous mettrez quatre couverts.

M A D E L O N.

Oui, citoyen. (*Elle s'en va et revient ensuite*). Citoyen.....

P R E V A L.

Hé bien ?

M A D E L O N.

Avez-vous parlé pour moi à votre ami Richard ?

P R E V A L.

Eh ! que falloit-il lui dire ?

M A D E L O N.

Qu'il nous est impossible à Pierre et à moi d'attendre plus long-temps ; que notre amour est à son dernier période, et que si bientôt le mariage.....

P R E V A L.

Le mariage ! êtes-vous folle ?

M A D E L O N.

Ma foi, citoyen, si c'est une folie que d'aimer, j'ai tout-à-fait perdu la raison.

P R E V A L.

Vous avez donc le cœur tendre, vous ?.....

M A D E L O N.

Tout comme un autre ; assurément, tout comme un autre. Depuis que vous m'avez

prise pour veiller aux soins de votre maison, vous devez vous en être aperçu quelquefois.

P R E V A L.

Effectivement, si je vous envoie en commission le matin, vous ne revenez que le soir; c'est que vous vous amusez avec Pierre... vous.....

M A D E L O N.

Vous l'avez deviné, citoyen, comme si vous étiez Pierre vous-même. Dam! les heures s'écoulent si rapidement auprès d'un objet qu'on aime; ce n'est pas de ma faute à moi, je reviens toujours plus tard que je ne l'avois voulu.

P R E V A L *prenant un ton sérieux.*

Madelon, songez qu'en entrant chez moi, vous vous êtes imposée l'obligation d'être fidèle à vos devoirs.....

M A D E L O N.

Je n'y manquerai jamais..... J'entends le citoyen Richard; pour cette fois ne m'oubliez pas, je vous en supplie. (*Elle s'en va*).

S C È N E X I.

P R É V A L, R I C H A R D.

P R E V A L.

Eh! quoi! tu reviens sans nos jeunes gens!

24 LA BLONDE ET LA BRUNE ,

R I C H A R D.

Ma foi, je n'ai pas trouvé ma nièce à la maison ; mais mon neveu m'a promis de te l'amener aussi-tôt qu'elle sera rentrée. (*à part.*) Je devine à-peu-près la cause de son absence.

P R E V A L.

J'avois donc tort de me réjouir d'avance.

R I C H A R D.

Elle ne tardera pas, m'a dit mon neveu ; allez toujours tenir compagnie au citoyen Préval, nous vous rejoindrons chez lui dans la minute : et comme je me suis amusé, en revenant, à faire quelques petites emplettes, je présume que.... Tiens, ne seroit-ce point eux?..... Justement ; je te l'avois bien dit qu'ils arriveroient aussi-tôt que moi.

S C È N E X I I.

RICHARD, PREVAL, MARIANNE,
ERNEST.

(*Ici Marianne paroît en petit fourreau d'indienne, fond blanc, à fleurs ; le tablier de tafetas noir, le fichu de mousseline, une bonnette de linon sans ruban, et ses cheveux d'un noir d'ébène, n'ont pas un grain*

de poudre. Sa contenance est modeste , et son air fort timide ; sa voix douce et posée , n'a plus rien de ce ton impertinent qu'elle avoit pris dans sa première scène. Aussitôt qu'elle entre , elle se jette dans les bras de son oncle , l'embrasse , et salue ensuite très-respectueusement le citoyen Préval).

R I C H A R D.

Bon jour , ma chère Marianne ; bon jour , Ernest ; bon jour , mes enfans.

M A R I A N N E , à *Préval*.

Citoyen , je me présente ici sous les auspices de mon oncle.

E R N E S T.

Les véritables sentimens d'amitié que vous avez pour lui nous faisoient envier depuis long-temps le bonheur de vous connoître ; c'est avec le plus vif empressement que nous avons saisi l'occasion de vous rendre aujourd'hui notre hommage.

P R E V A L , à part à *Richard*.

Ton neveu me paroît assez bien éduqué.

R I C H A R D.

Je le crois , c'est moi qui l'ai formé.

P R E V A L.

Je suis forcé d'avouer à votre oncle que les

26 LA BLONDE ET LA BRUNE,
éloges qu'il m'a faits de sa nièce, sont fort
au-dessous de ce qu'elle offre en ce moment
à mes yeux.

R I C H A R D.

Préval a raison; mon tableau n'étoit pas
encore ressemblant.

P R E V A L.

Mais mon ami, c'est qu'elle est jolie à
croquer.

R I C H A R D.

Ne vas-tu pas en devenir amoureux? tu t'y
prendrais un peu tard.

M A R I A N N E.

Je ne crois devoir des complimens aussi
flatteurs qu'à votre indulgence et à vos bontés.

P R E V A L.

Modestie et beauté!

R I C H A R D.

C'est charmant.

P R E V A L.

Tout redouble déjà l'intérêt que je prenois
à vous.

R I C H A R D.

Tu la trouves donc, comme moi, bien
différente de cette folle qui vouloit tantôt se
donner pour ma nièce, et toucher à sa place
les deux cents livres du premier quartier de
la rente.....

P R E V A L.

Il faut lui raconter cette histoire; je suis sûr qu'elle en rira beaucoup.....

R I C H A R D.

Je le crois.... Tiens, elle brûle déjà d'envie de la connoître.....

M A R I A N N E.

Mon oncle.....

R I C H A R D.

C'est que tu ne saurois t'imaginer.....
Figure-toi d'abord une femme avec des cheveux d'un blond fade, ébourifés sur le front, et couvrant presque la moitié de son visage enduit d'une couche de rouge et de blanc; sur sa tête, un chapeau de tafetas rose, doublé de jaune et farci de rubans orange qui paroissent reteints; par derrière, un tas de cheveux blondins, tortillés en serpentaux, et tombant sur un pierrot de soie, lilas tendre; une ceinture, et sur le dos une double croix de ruban d'un blanc sale.....

E R N E S T.

Cet accoutrement - là devoit vous paroître en effet bien singulier.

M A R I A N N E.

Enfin, cette femme.....

P R E V A L.

Elle se présente chez moi avec un ton auquel je suis peu accoutumé , eusuite elle me donna une lettre où je reconnus l'écriture de Richard ; mais sur le portrait que votre oncle me faisoit de vous , je lui refusai tout net un argent qui n'appartenoit qu'à vous.

R I C H A R D.

Je suis arrivé au beau milieu de la dispute ; j'aurois bien voulu que tu visses la manière avec laquelle je l'ai rembarrée... L'extravagante ! elle est sortie plus vite qu'elle n'étoit entrée ; ah ! je te connoissois trop bien , ma pauvre Marianne , pour m'en être laissé ainsi imposer.

P R E V A L.

Je vous avertis d'être en garde contre cette friponne qui vous perdra par-tout de réputation , si elle continue à porter votre nom avec un extérieur aussi bizarre.

R I C H A R D.

Sans doute , voilà ma vraie nièce ; voilà ma bonne Marianne ! (à *Ernest*). Si l'autre s'avisait de se présenter chez toi , fais - moi le plaisir de la mettre à la porte , comme je n'y manquerois pas pour mon propre compte.

M A R I A N N E , *à part.*

Que je souffre ! grand dieu !

R I C H A R D .

Ma petite Marianne, garde - toi jamais de suivre l'exemple de ces femmes dont les goûts se bornent à de vains colifichets. Les rubans, les chapeaux, les perruques blondes ne te rendront pas plus jolie ; l'innocence et la vertu, voilà les ornemens précieux dont il faut avoir soin de composer ta parure.

M A R I A N N E *se jettant aux genoux de son oncle.*

C'en est fait ; mon cœur succombe à tant de coups..... Mon oncle , pardonnez.....

P R E V A L .

Que vois-je ?.....

R I C H A R D .

Je n'y comprends rien..... Relevez-vous ma nièce ; vous ne m'avez point offensé.

E R N E S T .

Hélas ! ma femme n'est que trop coupable.

M A R I A N N E .

Je suis indigne de vos bienfaits.

R I C H A R D .

Que vent dire ceci ?

ERNEST.

Cette femme, l'objet de vos mépris, vous la voyez à vos genoux.....

PREVAL.

Se pourroit-il?..... Je n'ose le croire....

ERNEST.

Mon oncle, je suis accoutumé à vos bienfaits; ce dernier est le plus grand de tous : une société très-peu faite pour nous avoit tourné la tête à ma chère amie; la vanité nous jetoit dans des dépenses auxquelles il nous eût été impossible de suffire; mais à compter d'aujourd'hui, ma femme est bien corrigée : elle me l'a promis, et je vous le promets pour elle. Si vous voulez que je sois heureux, rendez votre amitié à votre nièce.

RICHARD.

J'ai toujours aimé celle-ci..... mais que l'autre se garde bien de se présenter jamais devant mes yeux.

MARIANNE.

Ma honte, ma douleur et mes larmes doivent vous assurer assez de mon repentir.

PREVAL.

Je reste encore tout interdit, moi.

*SCÈNE XIII et dernière.**Les mêmes, MADELON.*

MADELON.

Citoyens, vous êtes servis.

PREVAL.

Allons nous mettre à table..... tout est réconcilié.

MADELON, à Richard.

Citoyen, voulez-vous bien m'écouter une seule minute ?

RICHARD.

Volontiers.

MADELON.

Vous ne me connoissez pas.....

RICHARD.

Non.

MADELON.

Hé bien, je m'appelle Madelon ; je suis fille..... de probité : j'aime Pierre ; Pierre m'aime ; nous nous convenons tous deux ; il ne tient qu'à vous....

PREVAL.

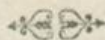
Il suffit ; demain nous parlerons de cela : je me charge de votre affaire, Madelon..... allons dîner.

R I C H A R D.

Oui, car j'ai un appétit de tous les diables....
Viens, ma chère Marianne, je ne t'en veux
pas; tu as reconnu ta faute.... je suis encore
ton oncle..... De bonne foi tu ne saurois te
changer sans y perdre beaucoup..... Crois-
moi; une jolie femme n'a pas plus besoin de
parure pour se faire aimer, que les tableaux
de nos grands maîtres n'ont besoin de riche
encadrement pour avoir du mérite aux yeux
des véritables connoisseurs.

V A U D E V I L L E.

SEX E C H A R M A N T , Sexe volage ,
Profitez de cette leçon :
Pour plaire à nos yeux davantage ,
Gardez vos attraits tels qu'ils sont.
Promenez-vous dans la prairie ,
Examinez-y chaque fleur ,
La plus fraîche , la plus jolie ,
Ne change jamais de couleur.



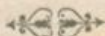
Q U' U N E laide et vieille coquette
De l'art emprunte le secours ;
Je veux qu'une jeune brunette
Soit toujours simple en ses atours :
Que le rouge de son visage
Soit le rouge de la pudeur ;

Que

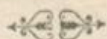
C O M É D I E.

33

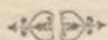
Que ses cheveux, son doux langage
Ne changent jamais de couleur.



QUELQUES traîtres à la Patrie,
Sous le règne de la terreur,
Pour l'immoler à leur furie
Avoient pris un dehors trompeur.
Enfin la Justice céleste
Paroît dans toute sa splendeur ;
Le masque tombe, l'homme reste ;
Il n'a pas changé de couleur.



Sous des formes de toute espèce,
Un méchant sait se faire voir ;
Combien de gens passent sans cesse
Du noir au blanc, du blanc au noir !
Tant d'inconstance ne dénote
Que des cœurs faux, pleins de noirceur ;
Le vrai, l'excellent Patriote
Ne change jamais de couleur.



UN Sénat courageux et sage
Est calme au milieu du danger ;
Un Pilote qui fait naufrage,
Paroît ne pas s'en affliger :
Mais un Auteur qui voit l'orage
Ne sauroit contenir sa peur ;
Lorsqu'il n'a pas votre suffrage,
Il peut bien changer de couleur.

F I N.

